

était bien simple; depuis des milliers d'années, un cachet imprimé sur la cire, un moule appliqué sur l'argile, un type se reproduisant sur le cuivre, l'argent ou l'or, multipliait à l'infini le même emblème ou le même mot. Et, d'un autre côté, un passage célèbre de Cicéron avait émis l'hypothèse de caractères mobiles, représentant chacun une lettre de l'alphabet, et qui, disposés en ordre, reproduiraient dans leur ensemble *l'Iliade* ou *l'Odyssée*. La chose était donc facile à trouver : si bien qu'on a fait honneur de cette négligence à une certaine prudence aristocratique des sages et des hommes d'État, qui n'eussent pas voulu dissiper sur le monde entier le trésor de la science. En cela, on leur a fait, je dirais volontiers, trop d'honneur; et, lorsque je vois ce qu'était alors la puissance de l'esprit littéraire, je ne doute pas que, sans plus de réflexion, grammairiens, rhéteurs, poètes, affranchis, empereurs, sénat, n'eussent accueilli la presse avec enthousiasme. Si l'imprimerie n'a pas été inventée dans l'ancienne Rome, il faut s'en prendre à l'épaisseur naturelle du cerveau humain, qui a bien pu être cinquante-quatre siècles sans trouver l'idée si simple de la presse, puisqu'il a été cinquante-huit siècles sans trouver, ou au moins sans mettre en œuvre l'idée plus simple encore de la vapeur.

Disons-le donc : si l'intelligence est tout l'homme, si le labeur intellectuel est le but des sociétés, si la multiplicité et la perfection de ce labeur est la mesure du bien que contient une société et de celui qu'elle opère, Rome était plus grande qu'elle n'avait jamais été. Malheureusement, il faut bien le dire aux modernes qui, plus encore que les anciens, sont sujets à cette illusion, l'homme a été mis en ce monde pour autre chose que pour faire des livres; le labeur intel-

lectuel n'est pas un but, c'est un moyen; et quand il a l'orgueil de se prendre pour but, il arrive aisément à n'être plus qu'une oisiveté malsaine du corps, une fatigue inutile du cerveau, un funeste rétrécissement de l'âme. Après tout, le labeur que Dieu nous a imposé comme une peine, mais en même temps comme un remède, c'est le labeur corporel; c'est là le travail proprement dit, le travail sain, médicinal, gardien de la santé et de la vertu humaine; l'autre n'est que l'exception. L'homme est né pour forger le fer bien plutôt que pour marteler la pensée, pour tracer des sillons plutôt que des lignes. Quand il fait trêve à sa tâche et se met à écrire, encore faut-il qu'il ait de bonnes raisons pour le faire, et qu'il puisse croire à une dispense venue d'en haut.

Aussi les époques, sinon les plus brillantes, du moins les plus honorables de l'art littéraire, ont été celles où il a eu un but. Pour ne parler que de Rome, la littérature avait eu un but sous Auguste; il s'agissait alors de calmer, de réconcilier, de faire rentrer dans l'ordre religieux et moral, tel qu'on pouvait le comprendre alors, Rome égarée par les guerres civiles. Plus tard, sous Trajan, l'art eut un but, un but honnête et sérieux : celui de flétrir, pour en empêcher le retour, ce demi-siècle de tyrannie et de corruption qu'on avait traversé; et il y eut en effet, sous Trajan, une littérature honnête, virile, sérieuse, élevée. Au contraire, la littérature des délateurs sous Tibère; celle des déclamateurs sous Néron; celle des sophistes soi-disant philosophes ou soi-disant orateurs sous les Antonins; celle des grammairiens dans les siècles qui suivirent : qu'est-ce que tout cela et qu'en est-il resté? Et quelle excuse pour ces hommes qui, pouvant être soldats, artisans ou laboureurs,

déclamaient des banalités ennuyeuses à un peuple ennuyé, et aidaient une société en décadence à perdre dans de graves enfantillages, ce qui lui restait de force, d'activité et de bon vouloir !

Cependant, sous le règne des Flavii, l'art avait encore un but pour ces hardis prédicateurs de la philosophie, qui faisaient des sermons contre le vice et des tragédies contre Domitien. Mais, à cet égard, les princes Flavii, non-seulement Domitien, mais Vespasien lui-même, eurent un grand tort. Par leur guerre acharnée contre la philosophie, ils firent ce qui était en eux pour que le labeur intellectuel n'eût pas de but, pour que l'esprit humain travaillât à vide, pour que nulle vertu ne s'avisât de prendre la littérature comme son instrument. Aussi firent-ils, à vrai dire, une pauvre époque intellectuelle ; active, mais peu glorieusement active ; féconde, mais inutilement féconde ; ne produisant pas de grandes œuvres, parce que les grandes pensées lui étaient interdites.

J'excepterais volontiers les artistes. Eux furent peut-être et moins inutiles et moins orgueilleux. Les artistes n'ont pas la prétention de gouverner les peuples ni de les instruire ; ils n'ont que la prétention de les distraire, et il n'est pas inutile que les peuples soient distraits quand leur distraction n'est pas perverse. Aussi, chose remarquable, les beaux arts, ces arts frivoles que le penseur tolère à peine, gardèrent en ce temps-là une dignité et une originalité que la pensée écrite (l'insurrection philosophique une fois étouffée) ne gardait plus. Un architecte dont on a dédaigné de nous conserver le nom, ravissait les yeux du peuple romain et consacrait sa gloire nationale par l'arc triomphal de Titus et par le temple de la Paix, tandis qu'un des grands esprits de ce

siècle, le grammairien Didyme écrivait quatre mille traités sur des questions aussi intéressantes que celle du nom de la mère d'Hécube ou du nombre des chevaux d'Achille¹.

Exceptons donc les artistes ; mais pardonnerons-nous aux poètes ? La poésie de ce temps n'avait plus guère l'excuse, parce qu'elle ne devait pas avoir la prétention, de charmer les imaginations et de les divertir. La poésie des *ré citations* n'est plus la poésie de Virgile, cette fraîche habitante des champs et des forêts. Le salon où elle demeure ne lui permet plus cette rusticité primitive. Il faut qu'elle fasse des *Thébâides*, des *Achilléides*, de grands poèmes mythologiques à un peuple rassasié de mythologie. Il faut surtout qu'elle gagne son pain. Des cinq poètes qui nous sont restés de ce temps-là, trois ont été assez ouvertement mendiants ou parasites, versifiant pour une vieille robe ou pour un souper ; c'est, comme le dit un de leurs contemporains, leur ventre creux qui a fait leur génie². Un seul, Silius Italicus, a dû être à son aise (car il a été consul, ce qui suppose bien quinze mille livres de rente, et avec cela, sans être riche, on pouvait ne pas mendier un dîner). Il est vrai que c'est le plus ennuyeux de tous.

Mais les poètes d'alors, s'ils ne divertissaient pas le monde, n'avaient pas du moins la prétention de le gouverner. Les orateurs avaient bien cette prétention. Qu'est-ce pourtant que les orateurs de ce temps-là ? Je ne prétends

¹ Sénèque. *Ep.* 88. Voy des questions pareilles, Sénèque, *de Brevitate vitæ*, 15, 15, *Ep.* 108 ; Suét. in *Tiberio*, 70.

² Magister artis ingenique largitor
Venter, negatas artifex sequi voces ;
Quod si dolosi spes refulserit nummi,
Corvos poetas et poetrias picas
Can'are credis Pegaseium melos. PERSE, *Proœm.*

pas que ce siècle fut sans éloquence. Le talent était fort réel dans la bouche des délateurs demandant à Domitien un supplice. Pline déteste et a bien le droit de détester Régulus; mais il faut qu'il lui reconnaisse, avec le goût de l'étude, une certaine éloquence énergique et abrupte. Même en ce temps, où il n'y avait plus de forum ni de tribune, l'éloquence faisait des hommes riches, des hommes puissants, des hommes honorés. Même sous Vespasien, qui donc était salué par les grands, montré au doigt par le peuple, escorté dans la rue par les sénateurs, honoré même du prince, et honoré du dieu Plutus, lequel habitait chez eux au capital de trois cent millions de sesterces¹? C'étaient deux célèbres et éloquents délateurs, Marcellus et Crispus, l'un difforme en son corps, tous deux en leurs mœurs. Ils avaient fait fortune sous Néron, ils continuaient à faire fortune sous Vespasien; ils ne tuaient sans doute plus, mais ils pouvaient toujours faire du mal, et l'homme mesure trop souvent son respect au degré du mal qu'on peut lui faire. Voilà quels étaient les vrais hommes sérieux, les puissances intellectuelles d'alors.

Faut-il maintenant parler des savants? Pline, à cette époque, est sans doute un des plus laborieux, des plus dévoués, des plus illustres. Son *Histoire naturelle*, prise dans son ensemble, est une grande pensée; il a beaucoup lu; il est orateur, quoique sur le ton d'une vertu souvent déclamatoire; il est philosophe, quoique d'une philosophie fataliste et morose; il est même esprit fort, ce qui ne l'empêche pas d'être très-superstitieux. Mais Pline a trop souvent oublié une chose, assez néces-

¹ Voy. ci-dessus, p. 57.

saire cependant à un naturaliste, c'est d'observer. Cet homme, qui est mort en observant, n'a pourtant pas pris la peine de vérifier une multitude de faits absurdes, puérils, impossibles, qu'il a lus dans quelque auteur grec, mais qu'il eût trouvés démentis s'il eût seulement regardé dans sa basse-cour. Si l'on excepte les déclamations philosophiques et ce qui est de pure géographie, il n'y a peut-être pas dans Pline une seule page in-folio dont une ligne ou une autre ne prêtât à rire à une école primaire. Pline est bien l'homme de cette génération à qui la paix avait pu donner les loisirs et le goût de l'étude, mais à qui cinquante ans de tyrannie et deux ans d'une guerre civile atroce avaient laissé la tristesse, le fatalisme, l'irrégion, la superstition. Étrange prévention du dernier siècle! Hérodote, parce qu'il croit à la Providence, a été traité de radoteur par nos aïeux, et cependant la science moderne a fini par justifier presque toutes les assertions d'Hérodote. Pline, parce qu'il nie la Providence, a passé aux yeux de nos aïeux pour un grand homme, et Pline cependant est rempli d'assertions dont quelques-unes pourraient être démenties par le premier paysan; dont beaucoup sont, depuis des siècles, insoutenables pour le moindre écolier.

Oui, ce qui manque à tous ces hommes, poètes, rhéteurs, savants, c'est une intention et un but, politique, moral, religieux. Ils font, comme on disait il y a vingt ans, de l'art pour l'art et de la science pour la science. Sondez leur esprit et cherchez la pensée qui les gouverne; c'est un océan de déclamation ou de puérilité dans lequel la sonde ne rencontre rien. C'est une grande incrédulité jointe à une grande superstition, deux choses naturellement fort compatibles et très-fréquemment alliées à cette époque.

Pline ne croit guère à la divinité et ne croit pas du tout à son âme; mais il croit à tous les talismans. Juvénal ne croit ni aux Mânes ni au Styx, mais il fait des libations et des sacrifices pour le retour de son ami. Stace met sans façon Domitien au-dessus de Jupiter; mais il consacre au dieu de Pergame les cheveux coupés de l'eunuque Earinus. Pline le Jeune, dans sa correspondance, n'a pas un mouvement de piété vers un dieu quelconque; mais il a peur des songes. A tous, leur pensée intime est dans un vague complet; ils font des silves, des élégies, des déclamations, des prosopopées, non qu'ils aient rien à dire, mais parce qu'on en a toujours fait. C'est une littérature qui n'a qu'elle-même pour but et se perd dans la contemplation d'elle-même.

Encore un peu, et Rome allait être comme la Chine d'aujourd'hui, où les productions soi-disant littéraires se multiplient avec une fécondité merveilleuse, mais ne font que ressasser éternellement les mêmes banalités, dans le même style; littérature où l'auteur met si peu du sien qu'il ne juge pas que ce soit la peine d'y mettre son nom. « Nous sommes malades de trop de littérature¹, » disait Sénèque quelques années auparavant. Il avait grandement raison, bien qu'en ce siècle-là, Laurent Coster, Schaeffer, Guttemberg, le docteur Faust, Méphistophélès ou je ne sais quel autre, n'eût pas encore inventé l'art ingénieux de multiplier par mille et par dix mille exemplaires les sottises humaines.

Et nous aussi (pour le dire en passant), ne sommes-nous pas malades de trop de littérature? Je m'abaisse profondément devant les *ouvriers de la pensée*, comme ils s'appe-

¹ Litterarum intemperantia laboramus. Ep. 88.

laient en 1848. Mais j'ose parfois leur représenter que l'homme intellectuel lui-même n'est pas tout l'homme; qu'il n'en est même pas la plus noble partie; que, pas plus aujourd'hui qu'au temps de Sénèque, il ne suffit d'être lettré, savant, philosophe même, pour être excusé de tout devant les hommes et devant Dieu. Certes, depuis quelques cent ans, le bel esprit a eu beau jeu. Le monde lui a appartenu, s'il ne lui appartient encore. Dès la seconde moitié du dix-huitième siècle, le bel-esprit s'est fait, et il a été reconnu le roi, le prêtre, le dieu de la société. On a admis que le plus sage monarque, le plus grand capitaine, le plus vénérable pontife en sait moins long sur la conduite du monde que le dernier journaliste, le dernier vaudevilliste et le dernier chimiste. Penseur! on s'est appelé penseur! et, sous prétexte qu'on est la pensée et que la pensée doit gouverner le monde (deux choses contestables), on a voulu gouverner, on a gouverné et on gouverne. Dieu sait ce qu'a été ce gouvernement; Dieu veuille seulement qu'il soit fini ou du moins qu'il commence à finir!

§ II — DU PROGRÈS DES MŒURS — LA FAMILLE

Et maintenant, au point de vue moral, y avait-il progrès?

Y avait-il plus d'humanité? Pas beaucoup. On loue, il est vrai, la bienfaisance de Titus; mais elle n'était ni plus grande, ni d'une autre nature que celle d'Auguste. Il avait secouru les victimes des désastres publics: Claude, et même Tibère, et même Néron en avaient fait autant. Quand c'est